Banque commune d'épreuves des écoles de management (BCE), France

Session 2021, filière ECT

Étude et synthèse de textes ESCP-HEC

Durée : 4 heures

Ce que traite le sujet

- Étude et synthèse de textes

Sujet reproduit sans retouche à partir de la page suivante.

Résumé des parties, chapitres de cours liés et autres années :
prepahelp.com/annales/bce/ect/2021/synthese-escp-hec

Prepa Help ne revendique aucun droit sur le sujet, propriété de l'organisateur du concours.

BCE
BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Code sujet : 304

Conception : ESCP BS

ÉTUDE et SYNTHÈSE DE TEXTES

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE, TECHNOLOGIQUE, LITTÉRAIRE

Vendredi 30 avril 2021, de 14 h. à 18 h.

Vous présenterez, en 300 mots (tolérance de 10% en plus ou en moins), une synthèse des trois textes ci-après, en confrontant, sans aucune appréciation personnelle et en évitant autant que possible les citations, les divers points de vue exprimés par leurs auteurs.

Indiquez, en fin de copie, le nombre de mots utilisés.

Aucun document n'est autorisé. L'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

****

Texte 1

L'exercice le plus fructueux et le plus naturel pour notre esprit, c'est pour moi la conversation. Je trouve cette activité plus douce que n'importe quelle autre dans notre vie. Et c'est la raison pour laquelle, si j'étais maintenant obligé de choisir, je crois bien que je consentirais plutôt à perdre la vue que l'ouïe ou la parole. Les Athéniens, et les Romains de même, mettaient cet exercice à une place d'honneur dans leurs Académies. À notre époque, les Italiens en ont conservé quelques vestiges, pour leur plus grand profit : on le voit quand on compare leur esprit avec le nôtre. Étudier les livres est une activité tranquille, calme, qui n'excite pas ; la conversation apprend et exerce en même temps. Si je m'entretiens avec un esprit de valeur et redoutable polémiste, il me presse sur les flancs et m'aiguillonne à droite et à gauche : ses idées stimulent les miennes. La jalousie, l'attrait de la gloire, la compétition me poussent et me font me dépasser. Être du même avis, c'est quelque chose de tout à fait ennuyeux dans une conversation.

Mais si notre esprit se fortifie par la communication avec des esprits vigoureux et bien faits, on ne saurait dire combien il perd et s'abâtardit par la fréquentation continuelle avec les esprits faibles et malades. Il n'est aucune contagion qui se répande autant que celle-là. J'ai suffisamment d'expérience pour savoir combien il en coûte. J'aime contester, discuter, mais avec peu de gens, et pour mon usage personnel : servir de spectacle pour les grands de ce monde, et faire à toute force parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est là un comportement peu recommandable pour un homme d'honneur.

La sottise est certes une mauvaise chose ; mais ne pas pouvoir la supporter, s'en irriter et s'en ronger les sangs, comme je le fais, est une autre sorte de maladie, qui ne le cède guère à la sottise quant aux désagréments qu'elle cause. Et c'est ce que je veux condamner chez moi maintenant.

Je lie facilement conversation, et je me lance dans les discussions très librement, du fait que les opinions ne trouvent guère chez moi un terrain où elles puissent pénétrer et s'enraciner profondément. Aucune affirmation ne m'impressionne, aucune croyance ne me blesse, aussi contraire soit-elle à la mienne. Il n'est aucune idée, aussi légère et extravagante qu'elle puisse être, qui ne m'apparaisse bien comme le fruit de l'esprit humain. Nous autres qui nous refusons à prononcer des condamnations, nous sommes peu concernés par la diversité des opinions ; et si nous ne portons pas de jugement, nous prêtons facilement l'oreille. Quand l'un des plateaux de la

Tournez la page S.V.P.

balance est vide, je laisse osciller l'autre en y mettant les songes creux d'une vieille femme[1]. Et je crois bien avoir quelque excuse à préférer les nombres impairs, le jeudi au vendredi, si j'aime mieux être douzième ou quatorzième que le treizième à table, si j'aime mieux voir un lièvre courir le long de mon chemin plutôt que de le voir traverser quand je suis en voyage, et si je donne enfin plutôt mon pied gauche à chausser que le droit. Toutes ces rêvasseries auxquelles on accorde de l'importance autour de nous méritent au moins qu'on les écoute. Pour moi, elles ne pèsent pas lourd – mais elles ont quand même un poids ; elles sont comme les opinions populaires et sans fondement, qui ne sont pas grand-chose, mais qui sont tout de même un peu plus que rien, naturellement. Et celui qui ne s'y abandonne pas un peu tombe peut-être dans le travers de l'obstination, croyant éviter celui de la superstition.

Ainsi les contradictions dans les jugements que l'on porte ne m'étonnent pas, elles ne me gênent pas. Elles éveillent seulement mon attention, et me donnent à penser. Nous n'aimons guère la critique, et il faudrait au contraire la rechercher et s'y soumettre, quand elle se présente sous la forme de discussion et non de discours magistral. Quand on rencontre une opposition, on ne se demande même pas si elle est fondée, mais comment s'en débarrasser, à tort ou à raison. Au lieu de lui tendre la main, nous lui sortons les griffes. Je peux supporter d'être rudoyé par mes amis : « Tu es un sot, tu rêves !… », car j'aime qu'on s'exprime à cœur ouvert entre gens bien élevés, et que les mots rejoignent la pensée. Il faut fortifier notre ouïe et l'endurcir contre la suavité des discours de convention. J'aime la compagnie et la familiarité, quand elles sont fortes et viriles, une amitié qui se plaît dans la rudesse et la force de la relation qu'elle établit, comme l'amour dans les morsures et les sanglantes égratignures qu'il inflige.

La conversation n'est ni assez vive ni de bon aloi si elle ne tourne pas à la querelle, si elle est policée et artificielle, si elle craint l'affrontement, si elle est guindée. « *Car il n'est de discussion sans vive contradiction*[2]. » Quand on me contrarie, on éveille mon attention, et non pas ma colère : je vais au-devant de celui qui me contredit, qui m'instruit. Nous devrions avoir en commun tous les deux le souci de la vérité.

Montaigne, *Essais,* III, 8, 1595
(translation en français moderne, Guy de Pernon)

Texte 2

D'où vient alors le goût du *clash* dans le monde pourtant pacifié de la démocratie publique ? Il me semble qu'il vient combler quatre manques profonds de nos sociétés contemporaines : on s'y sent perdu, on s'y sent seul, on s'y sent impuissant, on s'y retrouve sans but… Quel remède apporte la polémique à ces quatre maux ?

– Si on se sent perdu, c'est que l'accroissement des connaissances et des informations rend le monde illisible. Sur chaque sujet de l'agenda public, nous avons le sentiment qu'il faudrait travailler des années pour atteindre une maîtrise acceptable, digne de notre métier de citoyen. D'où le recours à deux formes de dopage intellectuel en guise de clés : le complot ou la guerre. Le scénario du complot nous permet de tout expliquer sans avoir besoin de rien démontrer. C'est même l'absence de preuve qui atteste, au contraire, la réalité d'une conspiration, d'autant plus puissante qu'elle avance masquée. Quant au scénario de la guerre, il nous situe en une logique binaire formidablement rassurante : il y a, d'un côté, les gentils (en général, des victimes majoritaires en fait, mais reléguées en droit) et, de l'autre, les infâmes salauds (les puissants). Le monde redevient alors simple et lisible : c'était déjà le cas avec la lutte des classes et la lutte des races ; et cela continue avec la guerre des sexes, le conflit des générations (*OK boomers !*) ou le clash des civilisations. Grâce au clivage, le monde redevient enfin clair !

– Si on se sent seul, c'est que l'individualisme détruit beaucoup de sociabilités traditionnelles et peine à en reconstruire de nouvelles, qui, même réédifiées, demeurent fragiles. À l'âge démocratique, la personne est certes sacralisée, mais sans personne autour d'elle. Comme disait l'humoriste Muriel Robin : « J'ai une vie privée ! Privée de tout, c'est vrai, mais privée quand même ! » Et là, miracle ! Par la grâce d'une belle polémique, chacun va pouvoir retrouver des frères d'armes ou des âmes sœurs ; chacun pourra intégrer une communauté d'indignation, mettant un terme à son isolement ! Le désert affectif sera (un peu) compensé par l'activisme combattif. Les réseaux sociaux favorisent cette reconstruction d'une bulle spéculative homogène, d'autant plus rassurante que la majorité de nos « amis » est, par définition, d'accord avec nous ! D'où cette conviction que, quoi que nous pensions, nous sommes majoritaires, donc dans le vrai.

---

[1] Difficile de donner ici une traduction claire en conservant la métaphore de la balance… Je comprends : « si je n'ai pas d'opinion arrêtée à propos de quelque chose, je suis prêt à prendre en considération même les rêveries ou les sornettes d'une vieille femme. » [note du traducteur].

[2] Cicéron, *De finibus,* I, VIII, 28.

– Si on se sent impuissant, c'est que la démocratie nous a tant promis ! Elle nous a promis que le peuple serait maître de son destin, que les individus seraient égaux en dignité. Nous sommes déçus, car nous constatons tous les jours exactement le contraire : dépossession et mépris. À l'extérieur, les nations occidentales perçoivent que la mondialisation leur fait perdre la main et le contrôle de la conduite de l'histoire. À l'intérieur, les individus-citoyens voient qu'ils comptent peu, et que leurs actions et volontés sont bridées de tous côtés. Au quotidien, nous sommes tous confrontés à des murailles d'impossibilité du fait de contraintes qui sont, par ailleurs, autant de « progrès » : l'empire du droit, le triomphe des contrôles, l'apothéose des règles… Or, l'indignation nous redonne le sentiment de la maîtrise : « Je tweete, je like, je partage ; donc je suis et je fais. »
– Si on se retrouve sans but, sans perspective, sans horizon, c'est que, après le désenchantement du monde et la fin des idéologies, l'avenir est devenu à la fois muet et opaque. D'où la séduction paradoxale du scénario de la fin du monde. L'apocalypse noire reprend du service après une longue retraite, recyclée en vert à l'âge hypermoderne. Après l'avenir radieux, c'est le futur piteux qui devient le nouvel horizon de la panne de sens. Il conserve pourtant la même fonction : la perspective du salut. On devrait être surpris de son étonnant retour en grâce à l'âge laïque ; mais, de fait, il faut tout sauver : l'école, la recherche, la retraite, l'hôpital, et *last, but not least* la planète. Tout cela exprime pourtant une seule et même cause : *il faut sauver le salut* ! C'est là le point de clivage ultime et sérieux ; il se situe entre ceux qui se prétendent *salvator mundi* (sauveur du monde) et ceux qui, plus modestement, ne cherchent qu'à le penser, et éventuellement à l'améliorer un peu.
Car cette voracité conflictuelle n'est pas une fatalité. Et l'on peut répondre aux quatre défis de notre temps, sans sombrer dans la guerre totale. Il nous « suffit » de retrouver le goût du désaccord, la saveur de la complexité et le plaisir des petits pas. Plus facile à dire qu'à faire ? Voire ! C'est possible grâce à une simple hygiène personnelle.
Dans la Sorbonne médiévale, pour les examens, on pratiquait la *disputatio*, une joute oratoire lors de laquelle chaque candidat devait défendre une thèse imposée. Cet exercice forçait à trouver de bonnes raisons de plaider à rebours de ses idées. Cela n'obligeait pas à en changer, mais permettait de « penser à la place d'autrui », et de pouvoir ensuite mieux le convaincre (puisqu'on l'avait compris).
C'est tout le paradoxe de notre époque : réputée pluraliste et ouverte, elle semble haïr le désaccord. La moindre contradiction est perçue, non comme une contrariété, mais comme une offense, voire un préjudice grave, qui exige réparation : censure, procès, coups ou campagnes de délation sur les réseaux sociaux.
Réhabilitons donc la *disputatio.* Et, par la même occasion, la culture générale contre l'expertise. Car c'est elle qui nous révèle les saveurs de la complexité. Grâce à elle, on met les savoirs en culture, on établit des ponts entre les faits, on trace des routes entre les signes. La théorie du complot fait pareil, dira-t-on. Certes, mais elle ne doute jamais ; pas même de son doute ! À l'inverse, la culture générale s'atteste dès qu'on mesure l'ampleur de sa propre ignorance. C'est ce que disait Joseph Joubert, secrétaire de Diderot et ami de Chateaubriand, quand il regrettait en 1809 (déjà !) la disparition des anciens collèges : « On sortait des anciennes écoles avec une ignorance qui se connaissait et un savoir qui s'ignorait. On les quittait avide de s'instruire encore, et plein d'amour et de respect pour les hommes qu'on croyait instruits. »
Cette gratitude modeste permet enfin d'éviter le délire tout-puissant de tout changer et de convertir le monde entier. Elle nous fait préférer la réforme à la révolution, les petits pas aux grands soirs, l'acte efficace aux postures.
Tout cela résumé s'appelle le *sens commun.*

Pierre-Henri Tavoillot, « Sauvons le débat ! »,
Le Un, n° 314 du mercredi 16 septembre 2020.

Texte 3

L'une des manifestations les plus explicites et audibles du ressentiment demeure l'utilisation ordurière du langage. L'homme du ressentiment, après un silence coupable, qui relève souvent de la dissimulation du soumis, se « lâche », et vomit par son langage sa rancœur. Le langage devient vomissement, et surtout possibilité de salir l'autre. Tel est bien l'enjeu : utiliser le langage non simplement comme un véhicule de la verbalisation de ses sentiments ou comme un outil de communication à l'égard d'autrui, mais comme une puissance de frappe contre l'autre. Il faut frapper, violenter l'autre, et comme on ne peut pas le faire par la violence physique, il s'agit d'utiliser le langage comme violence. Insulter, dénigrer par la parole, le délégitimer, le couvrir d'opprobre, diffamer, calomnier, injurier. Le langage devient le premier territoire pour expulser ce fiel et surtout pour porter atteinte à cet autrui qu'on suppose être la cause du mal dont on se dit victime. Le langage peut parfaitement verbaliser la colère, le refus, la désignation de l'autre comme mal et danger : il est même le ferment de ce qui peut constituer, plus tard, une nouvelle légitimité, la nécessité de la mise en place de la justice. La violence au

Tournez la page S.V.P.

service de cette cause existe, elle aussi, bel et bien légitimement. Mais la misologie qui se joue aujourd'hui, sous couvert d'anonymat et de délation permanente, témoigne de la détestation ressentimiste qui étreint les cœurs.
Dès lors, ce n'est pas seulement une atteinte à l'autre qui est en jeu, mais une atteinte au langage lui-même, à sa capacité de symbolisation et de sublimation. C'est retourner à l'usage falsifié du langage, sophistique, complaisant et ordurier, qui permet d'en faire un simple instrument au service du pouvoir et non de la critique. Cette misologie, décrite par Karl Popper, s'assimile à une haine du logos, de la culture. Dorénavant, l'homme ressentimiste choisit délibérément de n'user du langage que pour dégrader l'autre, le monde, les rapports qu'il entretient avec eux. Le langage est au service d'une dé-symbolisation. Il n'est plus au service de l'esprit critique mais de la pulsion. S'il ne vomit pas la pulsion, il est jugé inauthentique. Or, c'est précisément l'inverse qui a lieu : un langage qui n'a plus de puissance de symbolisation disparaît en tant que langage. Il s'assimile à la seule pulsion, incontrôlée, et perd sa capacité transfiguratrice. Il n'est plus cet outil essentiel à l'édification de la rationalité publique, elle-même garante de l'État de droit, et plus globalement d'une société humaniste.
De nos jours, un tel vomissement est quasi permanent sur les réseaux sociaux, et ce d'autant plus que l'anonymat est l'une des règles qui organisent ces espaces. Anonymat unilatéral, au sens où l'homme du ressentiment va vomir sa haine de l'autre, en ciblant cet autre, précisément identifiable, et sur lequel une violence physique pourra s'abattre, venant ratifier la violence langagière. Tel est le but : porter atteinte, porter un coup aussi violent que possible, détruire l'image de l'autre parce qu'aujourd'hui cette image est quasiment consubstantielle de l'identité. Nul ne peut nier que c'est là une faiblesse de la société moderne d'avoir consolidé cette faille narcissique, et d'avoir rendu l'image plus puissante encore que le fait. Nous sommes aujourd'hui dans un monde démuni face à de nouvelles formes d'idolâtrie, qui ne sont plus exclusivement adressées au religieux et au divin, mais qui détériorent l'esprit et la faculté de juger, de la même façon, peut-être même avec plus de dégâts, dans la mesure où il n'existe plus aucune transcendance. L'idole n'est pas l'icône, et personne n'est dupe. L'idole s'inscrit dans un registre de l'aliénation, de l'addiction, du trouble comportemental, du panoptique généralisé. Voilà donc, souvent, ces réseaux sociaux pris dans la binarité ridicule bien connue, nullement binaire : vomir sa haine ou vomir sa flatterie, les deux étant indissociables, et très équivalents.
Ceux qu'on nomme les « *haters* » peuvent sévir en bandes organisées et pratiquer le harcèlement ciblé. La haine langagière s'excite avec l'idée d'une cible mais n'en a nul besoin pour perdurer. Elle est la première manifestation de la pulsion ressentimiste libérée, qui se cache encore sous l'anonymat mais qui attend son heure, massive, pour pouvoir enfin se livrer au grand jour. Bien sûr, face à cette parole « détruite », dont la valeur a été démonétisée, il y a toujours des individus qui ne renoncent pas à pratiquer un discours qualitatif car ils savent que celui-ci est garant de l'État de droit, du moins d'un reste d'État de droit. Remercions-les, car la tâche ressemble à ce tonneau des Danaïdes, inlassablement incomplète, inlassablement intranquille.
La prophétie warholienne des quinze minutes de célébrité offertes à tous à l'avenir, formulée en 1968, s'est réalisée et inversée : dorénavant chacun est assuré de connaître quinze minutes de diffamation dans le monde des réalités fusionnées, physique et virtuelle. D'une certaine manière, les « Deux Minutes de la Haine » pronostiquaient déjà chez Orwell l'émergence d'un rituel de détestation collective devant le jaillissement d'une image et d'un visage, identifiés comme « l'Ennemi du Peuple » par la « Police de la Pensée ». La haine, le dénigrement, la diffamation, le contraire de l'opinion publique (du moins dans sa tradition du XIX[e] siècle), autrement dit une sorte de di-*fama publica*[3], ont toujours été des instruments d'ordre moral et public, pour le moins médiocres, mais efficaces.
Diffamer, en apparence, c'est moins mentir qu'entacher une réputation. En apparence seulement, car diffamer c'est mentir sur ses motivations. Ce n'est pas chercher à dire la vérité mais à ternir ce qui est jugé trop lumineux. C'est inciter à ne plus aimer l'objet aimé. La diffamation est une incitation à la haine qui ne dit pas son nom. Pas nécessairement un mensonge sur l'autre, mais un mensonge sur soi.

Cynthia Fleury, *Ci-gît l'amer. Guérir du ressentiment*,
Gallimard, 2020.

[3] *Fama publica* : réputation, renommée publique (en latin).

IMPRIMERIE NATIONALE – 21 1239 – D'après documents fournis

Travailler les chapitres de ce sujet

Prepa Help suit le programme d'ECT chapitre par chapitre : cours détaillé, méthodes, pièges, exercices et problèmes corrigés pas à pas, tirés des concours. L'essai gratuit donne accès aux chapitres offerts de ta filière, sans carte bancaire.

Chapitres liés à ce sujet

- Méthode : la synthèse de textes
- Méthode : la langue écrite

Ouvrir l'essai gratuit

Scanne le code ou clique sur le bouton.

prepahelp.com/#essai

Une question sur le concours ou sur ta filière : **écrire sur WhatsApp**

Les autres années et épreuves : prepahelp.com/annales/bce/ect